

Le Dit de Philippe Claudel

Mardi 6 octobre 2009, Philippe Claudel a répondu aux questions des élèves d'ASIA dans le cadre de la série des *Dits d'Asie*. Egalement présents, les élèves d'une classe de 3^e ont pu écouter puis rencontrer cet écrivain de talent. Très heureux d'être en présence de jeunes lecteurs ayant étudié ses œuvres dans le cadre des cours de français et d'histoire, Philippe Claudel a évoqué sa scolarité mouvementée, ses liens nombreux avec l'Asie et son œuvre d'écrivain et de cinéaste. Il a conclu ce beau moment d'échanges et de partage par la lecture d'un extrait d'un de ses livres. La rencontre s'est déroulée à l'Institut franco-japonais, juste avant que Philippe Claudel ne présente le film qu'il a réalisé l'an dernier, *Il y a longtemps que je t'aime* (César 2009 du Premier film).

ASIA – Lycéen, avez-vous suivi une filière scientifique ou littéraire ?

Philippe Claudel – Scientifique. *J'étais interne dans un lycée de Lunéville, à une trentaine de kilomètres de Nancy, et j'ai fait un bac scientifique parce qu'à l'époque je voulais faire des études de médecine. Et puis juste quelques mois avant le bac, je me suis dit que ce qui m'intéressait vraiment, c'était les sciences humaines, la philosophie, l'histoire, la littérature, etc. Je pense donc que j'aurais fait un très, très mauvais médecin, et j'ai finalement fait un dossier pour aller en Hypokhâgne en classe préparatoire littéraire.*

Au Lycée, quelle était votre matière préférée ?

Je ne pense pas vous étonner en vous répondant que cela dépendait beaucoup des professeurs que j'avais. Vous avez dû faire la même expérience. Certaines années, j'ai adoré la physique parce que j'avais un professeur de physique remarquable, d'autres années, cela a été le cas en allemand, en français... Je me souviens d'avoir été follement amoureux de la très jeune et très belle professeure de philosophie qu'on avait en terminale. Je me voyais déjà philosophe, enfin bon.... Par contre je n'ai jamais été amoureux de ma professeure de mathématiques, aussi la matière est-elle restée un calvaire pour moi.

C'était donc la matière que vous aimiez le moins ?

C'était plutôt la matière qui ne m'aimait pas. Même lorsque, en premières, j'ai essayé de m'y mettre à fond en pensant de cette manière y trouver le bonheur que certains de mes camarades en tiraient. En définitive, je n'ai jamais ressenti un plaisir immense à faire une étude de fonction ou à faire de la trigonométrie... Par contre, ce bac scientifique m'a donné pour mes études de lettres une approche assez différente, par rapport à quelqu'un qui aurait suivi un cursus uniquement littéraire. Tout de même, il y avait des matières scientifiques qui me plaisaient beaucoup. J'adorais la physique-chimie, les sciences naturelles,...



Philippe Claudel lisant un extrait d'un des ses livres.

Selon vos critères, qu'est-ce qu'un bon élève ? L'étiez-vous ?

C'est davantage le professeur que l'ancien élève que j'étais qui va vous répondre, puisque j'ai longtemps enseigné au lycée avant d'être à l'université.

Je pense qu'un bon élève est un élève curieux, et pas forcément un élève qui a de bonnes notes. On est dans un système qui nous oblige à mettre des notes, mais elles sont parfois limitatives. Un élève curieux va s'intéresser à ce que les professeurs vont lui proposer, il va se questionner, et aussi approfondir de lui-même ses recherches, aller voir ailleurs, faire des comparaisons, poser des questions... un élève qui, en un mot, a la curiosité de savoir. Ou plutôt, de chercher le savoir, sans forcément le trouver d'ailleurs, car on sait bien que les questions sont parfois plus importantes que les réponses.

Le bon élève est aussi celui qui aura une attitude vivante en classe, essayant de rendre agréable cette vie partagée avec un groupe pendant une année, parce qu'on n'est pas là pour s'ennuyer, pour se faire la tête. On est là pour créer dans la classe une sorte de dynamique dont tous profiteront. Aussi le bon élève n'est-il pas égoïste et va créer des liens dans la classe de façon à aider les autres, s'il le peut. J'étais un élève curieux, j'aimais beaucoup me passionner pour des tas de sujets.

En revanche, j'ai été très indiscipliné. C'est-à-dire que, jusqu'à la troisième, j'étais un élève modèle, très sage, et puis, à partir du lycée, ça a changé. Mais je n'entrerai pas dans les détails parce que je n'ai pas envie de vous donner de mauvais exemples !

Elève, imaginiez-vous devenir un jour professeur ?

Très franchement non. Et je vais vous livrer ce commentaire de ma professeure de français de première : « Claudel, fais tout sauf de la littérature ! » Ce qui était assez cocasse par rapport à ce que j'ai fait après. Mais sur le moment elle avait raison, parce que j'étais dans cet âge de l'adolescence un peu bête... et bête, je l'étais même beaucoup : dès qu'un professeur, et notamment le dernier cité, disait blanc je disais noir, j'étais dans une attitude de contestation aussi systématique que stupide. Elle était donc excédée par mon attitude, et elle avait raison.

Par le biais des livres, du cinéma, ou du premier voyage que vous avez pu y faire, pourriez-vous nous parler de vos rencontres mémorables avec l'Extrême-Orient ?

Mémorables, oui, et toutes l'ont été. Ma découverte a été progressive. Avant de connaître l'Extrême-Orient, j'ai découvert ce qu'en Europe occidentale on appelle la « porte de l'Orient » : la Turquie, où j'ai voyagé très souvent. J'ai pu me rendre compte que le surnom de « porte » était bien choisi ; c'est effectivement une entrée vers autre chose. Ensuite, je suis allé un peu plus loin, notamment en Asie du Sud-Est, et là encore très souvent, avec une affection particulière pour deux pays.

L'Indonésie, dont je n'ai évidemment jamais fait le tour, parce que c'est un pays aux mille visages, aux îles innombrables, avec des paysages absolument merveilleux, peuplés de gens charmants.

Et le Vietnam. Outre l'affection que j'ai pour ce pays, c'est là que nous avons adopté notre fille, alors qu'elle n'avait que quelques mois. En plus de mon goût personnel pour cet endroit du globe, un lien encore plus fort s'est donc créé, puisque c'est le pays qui m'a offert ma fille ... dans une sorte de conjonction entre deux mondes.

Dans la littérature japonaise, quels auteurs appréciez-vous ?

Celui que j'ai le plus lu à une époque de ma vie, entre 20 et 30 ans, c'est Mishima. C'était l'époque où il était à la mode en France, et a influencé un certain nombre d'écrivains français.

J'ai aussi depuis ces dernières années, un rapport un peu plus particulier avec la lecture de recueils de haïkus. Cette forme poétique m'intéresse beaucoup parce qu'elle est complètement inconnue dans notre poésie occidentale, où l'on n'a pas l'équivalent d'une poésie très brève, qui essaye de rassembler beaucoup de choses. Et donc cette forme de brièveté m'intéresse, comme le jardin japonais, qui, par analogie, cherche dans sa conception à rassembler l'univers, ou tout au moins à le symboliser. J'aime bien ce rapport là, qu'on trouve dans notre culture occidentale à l'âge baroque, entre des éléments petits qui veulent symboliser les grands éléments, entre microcosme et macrocosme.



Philippe Claudel interviewé par les élèves dans le cadre des « Dits d'Asie » (Photo : Farid El Khalki - © ASIA)

Dans le cinéma asiatique classique ou récent, quels sont vos réalisateurs et films préférés ?

Tout comme avec la littérature, mon rapport – assidu – avec le cinéma japonais remonte à mes années d'étude. Kurosawa ou Ozu ont été importants pour moi. Ozu, par son dépouillement, sa pureté stylistique, me paraissait étonnamment moderne : on est dans un cinéma qui privilégie des rythmes de montage rapide, ou alors des caméras très mobiles. Avec des maîtres comme lui et d'autres, on est dans un filmage extrêmement sobre, avec une attention particulière au cadre, qui je pense, a laissé des traces en moi.

Dans un Dit d'Asie précédent, l'actrice Trần Nữ Yên Khê estimait que « les moments de vide, de lenteurs et d'absence dans un film sont précieux ». Mais qu'ils sont « durs à préserver car les producteurs demandent souvent de l'action, de peur que le spectateur ne s'ennuie. » Concernant vos films – ou d'ailleurs ses films – partagez-vous cette opinion ?

Oui, mais peut-être pas dans ce qu'elle dit à propos des désirs des producteurs. Il y a en effet des producteurs qui sont très respectueux du silence et du rythme lent. Je crois que la faute est plutôt au cinéma lui-même et aux spectateurs. Notamment à ceux qui sont habitués à une réalisation extrêmement rapide, qui privilégie un découpage très important et des plans très brefs. La lenteur, les plans séants, la tension apportée au silence, peuvent déstabiliser un certain nombre de spectateurs. Mais cela peut aussi leur réapprendre la grammaire des images, qu'ils ont perdue ou qu'ils ne connaissent pas.

Le film que j'ai fait, Il y a longtemps que je t'aime, offre un exemple curieux : aux Etats-Unis, où il a été projeté dans de nombreux endroits, quand je faisais des débats ou des interviews avec des critiques, beaucoup considéreraient que c'était un film d'avant-garde, à la forme inclassable, simplement parce qu'ils n'avaient plus l'habitude de voir ce genre de cinéma où la caméra n'est pas complètement folle, où le montage laisse du temps, où le temps a une durée, où il y a du silence ! Ils appréciaient beaucoup tout cela, en pensant que c'était nouveau, alors qu'ils avaient simplement oublié que

c'était très ancien. Je crois qu'il faut surtout trouver une forme qui soit en adéquation avec ce qu'on veut dire. Ça ne sert à rien de refaire un plan si tout a été dit déjà. Le faire durer ne dit rien de plus. Il faut donc trouver la bonne forme. Dans le film que j'ai fait, j'ai essayé de trouver cette forme-là, parce qu'elle me semblait la mieux adaptée à ce que je voulais transcrire. Pour mon prochain film, la forme sera différente parce que l'histoire sera différente, comme le rythme. Il ne s'agit donc pas de partis pris esthétiques dont on ne changerait plus. De même, lorsque j'écris des romans, j'essaie d'écrire la musique qui va avec. Ce pourquoi je fais des romans qui sont assez différents les uns des autres.



« Il y a longtemps que je t'aime », avec Kristin Scott Thomas et la fille de Philippe Claudel, jeune actrice (© Thierry Valletoux/UGC)

Le contexte historique du roman *La petite fille de Monsieur Linh* correspond à la guerre du Vietnam avec une référence à la première guerre d'Indochine, lorsque M. Bark parle à M. Linh qui est un réfugié vietnamien. Adolescent à l'époque des *boat people*, en avez-vous gardé des souvenirs ou des images particulières ? Plus tard, vous êtes-vous intéressé aux événements politiques touchant l'ex-Indochine, comme la révélation du génocide cambodgien après 1979 ?

Il y a plusieurs choses dans votre question. Pour moi le roman *La petite fille de Monsieur Linh* n'est pas aussi exactement situé que vous le pensez. On ne sait pas du

tout à quelle nationalité appartient M. Bark, ni dans quel pays arrive M. Linh. Cela peut très bien être les Etats-Unis comme l'Australie où même la France... On n'en sait rien et c'était volontaire de laisser ce flou.

Concernant la guerre du Vietnam, c'est vrai que je suis né en 62, ce qui fait qu'à la chute de Saigon, j'avais 13 ans. Et toute mon enfance, à la maison, s'est passée avec les images télévisuelles de cette guerre, tout comme avec celles de la famine au Biafra, de la guerre du Liban plus tard, et ces événements m'étaient extrêmement familiers, comme si j'avais eu une enfance de guerre. Je me souviens de nombreuses images justement de la guerre du Vietnam, ne comprenant pas le conflit parce que j'étais trop jeune, ne sachant pas exactement pourquoi cela s'est passé. De la même façon, vous faisiez allusion au génocide perpétré par les Khmers rouges. C'est là aussi un événement très important, et un livre comme *Le Rapport de Brodeck*, que vous lirez peut-être un jour, se détache d'une histoire trop précise pour interroger le phénomène de génocide, ou comment des peuples en viennent à faire des génocides. Ce livre doit beaucoup au fait que depuis l'enfance j'ai été très sensible à l'holocauste, mais aussi, plus tard, aux génocides cambodgien, rwandais, ou encore yougoslave.

Je crois que l'on est tous témoins de l'Histoire de notre temps, témoins et dépositaires. Mais il ne faut pas se construire de tombes intérieures, de mausolées moralisants : l'Histoire que l'on intègre doit nous permettre de nous forger une conscience humaine et de préparer l'avenir. Je pense notamment à vous, qui êtes de jeunes citoyens, et qui allez avoir les clefs de la planète dans les années à venir. Il est donc important d'être conscient de cet équilibre à trouver, entre un passé de mémoire et un futur à construire.

Le rythme de votre écriture, les expressions et les images employées dans *La petite fille de Monsieur Linh* traduisent bien l'Asie. Quelles influences se sont exercées sur vous pour ce roman, à commencer par le choix du prénom de l'enfant, *Sang Diû* ?

C'était un prénom complètement imaginaire, plutôt choisi pour sa musicalité, et comme en jeu de avec « Sans dieu ». De fait, Monsieur Bark s'y trompe à un moment. Je pense que c'est un récit d'images et d'impressions, comme un carnet de voyages, pour ce qui est des scènes qui sont inspirées de l'Asie, et notamment du Vietnam. De ces pays me sont restées des images, des parfums, des odeurs, et c'est pourquoi ce livre joue beaucoup sur les sens. Il y a des scènes où Monsieur Linh essaye de sentir des choses, mais ça ne sent rien dans le pays où il arrive. Il n'arrive pas à se reconstruire, justement par rapport aux odeurs, par rapport aux parfums, par rapport aux goûts.

Il était important pour moi de montrer que, lorsqu'on s'exile, on perd beaucoup plus que sa terre, on perd sa langue, et quelque part aussi son odorat, sa vue, on devient un être complètement amputé. Et tout s'est construit autour

de la figure du « vieux Monsieur », qui, en fait, était déjà exilé par la vie. Celui qui, s'approchant de la mort, a déjà tout perdu. J'avais à faire à un être complètement dépouillé. Ce qui fait que le style de ce roman est un style très simple, de phrases minimales, parce qu'en fait, elles essayent de refléter le dénuement du vieil homme.

Allez-vous un jour réaliser *La petite fille de Monsieur Linh* au cinéma ?

Non. L'information contraire avait été donnée sur Internet il y a quelques temps. Or, sur Internet, même une information périmée ne peut plus être retirée. Autrefois, lorsqu'on avait une information radiophonique, télévisuelle ou publiée dans la presse, si elle était fausse, on l'oubliait. Il faudrait concevoir un grand balayeur d'Internet qui puisse enlever ce qui est faux, ou périmé. Souvenez-vous en !

Le projet que vous évoquez remonte à il y a quatre ans. J'ai écrit le scénario à la demande d'un producteur pour un autre metteur en scène. Et puis le producteur et le metteur en scène ne se sont plus entendus, donc le producteur a remercié le metteur en scène et voulait que ce soit moi qui tourne le film. Mais je n'étais pas intéressé : si j'ai écrit un livre, plutôt que de tourner un film sur cette histoire, c'est pour une bonne raison. Et j'ai assez de projets de cinéma dans la tête pour ne pas faire ça, tout au moins dans l'immédiat. Mais pour l'instant ça ne m'intéresse pas.



Calligraphie de kaku, kanji d'écriture, d'écrivain
(Réalisation Ken Kopff – Tle S – OIB Japonais)

Vous avez dit avoir beaucoup peint quand vous étiez jeune. Quel regard portez-vous sur l'art de la calligraphie en Asie, cet « Empire des signes » dont parlait Roland Barthes ?

L'Empire des signes, voilà un livre qui m'a beaucoup marqué. Ma génération, tout comme celle qui l'avait un peu précédée, ont été très influencées par Barthes. Certes, son influence à l'Université française a un tout petit peu baissé, mais j'ai bien connu les « années Barthes », portées par ce mouvement structuraliste et d'analyse critique. C'était d'ailleurs selon moi son plus beau livre, parce qu'il s'éloignait de quelque chose d'un peu trop abscond et fermé, comme ce qu'il a fait dans d'autres livres. Il semblait aller vers une forme de carnets de voyages, faciles à lire.

Pour revenir à votre question, je suis en fait devant la calligraphie comme un bourgeois stupide de Zola devant la belle peinture. Il y a des scènes comme ça chez Zola, qui raconte comment une noce va se promener au musée du Louvre, regardant la peinture. Un peu abrutis, ils trouvent ça beau ou alors rigolent et ne savent pas trop quoi en penser.

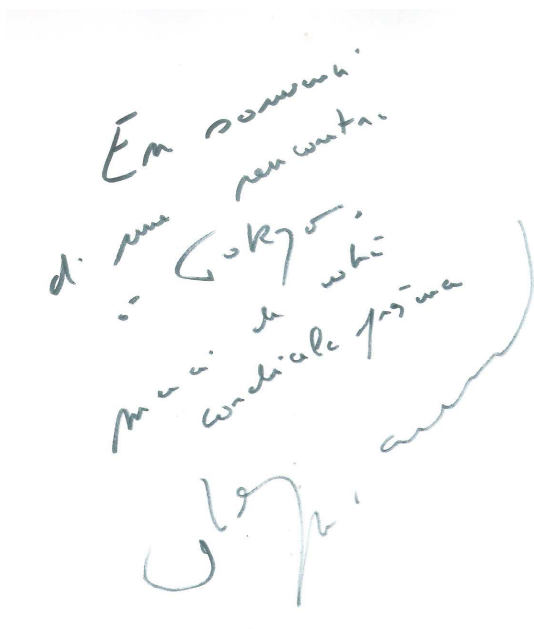
Autrement dit, je trouve ça esthétiquement très beau mais je n'ai pas les codes pour l'apprécier. C'est-à-dire que si vous me présentiez une calligraphie de maître à côté d'une œuvre médiocre, je serais incapable de voir la différence. Je n'ai pas la culture, ni le talent pour m'y connaître. Je suis donc dans une forme d'admiration un peu stupide...

Vous avez été enseignant en lycée, en prison, auprès d'enfants handicapés et à l'Université. Votre parcours d'enseignant est très riche, presque exhaustif puisqu'il n'y manque que l'enseignement à l'étranger. Avez-vous eu un jour la tentation d'enseigner à l'étranger ? Si oui, l'avez-vous toujours ?

Je l'ai eue, c'est vrai, quand mon épouse et moi étions au début de notre carrière. Mais à l'époque, je crois qu'on ne voulait pas de nous. Il n'y avait pas la place pour deux personnes dans la même spécialité. Très franchement que je crois que c'était une très bonne chose, parce que, même si j'adore voyager, mon grand plaisir, c'est quand même de revenir ! Et je pense que j'aurais très mal vécu un long déracinement. J'ai besoin de racines, d'un rocher sur lequel me poser, et ce rocher je l'ai chez moi en Lorraine.



Philippe Claudel dédicçant le livre d'or des « Dits d'Asie », rubrique de la rédaction tokyoïte d'ASIA



En souvenir d'une rencontre à Tokyo.
Merci de votre cordiale présence.
Philippe Claudel



Philippe Claudel parmi les élèves d'ASIA et de 3^{ème} B. De droite à gauche: Francis Maizières (conseiller culturel adjoint), Philippe Claudel, Orietta Aoba (enseignante de français), Matthieu Séguéla (enseignant d'histoire-géographie) - Photographie : Yasuko Hatae - © ASIA



Portrait de Philippe Claudel réalisé in situ par Joël Ito

« Le Dit de Philippe Claudel »

Intervieweurs : Andreas Elledge (2^{nde}), Clarisse Tistchenko, Hanna Kim, Romane Le Maut (3^{ème}).

Calligraphe: Ken Kopff (Tle S-OIB)

Dessinateurs: Joël Ito (2^{nde})

Photographe : Agathe Bollecker (5^{ème})

Réalisateur : Sangam Chouchan (2^{nde})

Chargée de communication : Clarisse Tistchenko (4^{ème})

Réalisation : Fumihiro Asakura (enseignant de japonais), Stéphane Leroux (documentaliste et photographe d'ASIA), Farid El Khalki (informaticien), Pascal Ritter (enseignant de philosophie), Matthieu Séguéla (enseignant d'histoire-géographie).

Conception et coordination du Dit d'Asie : M. Séguéla

« Le Dit d'Asie » est réalisé avec le soutien
du Lycée franco-japonais de Tokyo et du Service culturel
de l'Ambassade de France.

Remerciements : Mme Lydie Boureau-Coignac, Proviseur ; Lucie Brethome, attachée audiovisuelle ; Mme Orietta Aoba, enseignante de français, M. Robert Lacombe, Directeur de l'Institut franco-japonais, Ambassadeur de France ; M. Francis Maizières, Conseiller culturel adjoint.

L'expression « Le dit de ... » est propre à l'Extrême-Orient et rappelle « Le dit du Genji » (*Genji monogatari*, chef-d'œuvre de la littérature japonaise du X^e siècle) et « Le dit de Tianyi » (grand ouvrage contemporain de François Cheng, écrivain d'origine chinoise et Académicien français)